

dans l'amphithéâtre de Doué, à la prière de quelques amis, trois tragédies sacrées, intitulées :

- « Dina » ou « Le Ravissement », tragédie en cinq actes, en vers et sans distinction de scène;
- « Josué » ou « Le sac de Jéricho »;
- « Débora » ou « La Délivrance ».

Ces trois tragédies sont dédiées à Henri IV et obtiennent le plus grand succès en l'année 1606. Il est curieux de voir ce que Pierre de Nancel dit de ces compositions : « Je suis tellement embrouillé avec les Muses depuis quatre ans entiers que je comptais n'écrire jamais, lorsqu'il plût, je ne sais par quelle émotion, à messieurs de Doué, en Anjou, de faire élection de moi pour relever leur amphithéâtre, et me bouchèrent toutes les avenues et toutes les issues de refus; et fus contraint par toutes les douces violences du devoir et de la bienséance, de me laisser aller et de me laisser vaincre, qui fut cause que, cette envie survenant à la naturelle promptitude que Dieu a donnée à ma plume, je franchis fort facilement chacune des tragédies en si peu de temps qu'il n'est pas quasi-vraisemblable, bien qu'il soit véritable, la plus longue et la plus forte n'ayant pas passé dix-sept jours et sans grand effort d'esprit, j'en appelle leur science et ma conscience ».

Aujourd'hui, Doué-la-Fontaine, « ville des Roses » a choisi ses arènes pour l'exposition vers la mi-juillet des plus belles variétés de roses qui existent au monde.

Cette présentation originale et artistique dans un cadre rustique autant que grandiose et peut-être unique en France, attire chaque année un nombre toujours croissant de visiteurs de tous les pays : des soirées artistiques donnent un éclat particulier à ces « Journées de la Rose », orgueil de la ville.

## II - LES INVASIONS ANGLAISES EN ANJOU AUX QUATORZIÈME ET QUINZIÈME SIÈCLES (extrait des annales de l'Anjou)

« Les Anglois ne povant desraciner l'ancien venin de hayne qu'ils ont planté en leurs cueurs contre la nation François moult riblèrent et molestèrent le doux pays d'Anjou » (Bourdigné). Rochemenier n'échappe pas à cette molestation.

L'Anjou au quatorzième siècle, est une des provinces les plus riches de France. Il serait difficile de déterminer d'une façon précise ses limites : elle avait pour bornes : au nord le Maine, au sud le Poitou, à l'est la Touraine et à l'ouest la Bretagne.

En 1320, le gouvernement de l'Anjou appartenait à Charles de Valois qui possédait aussi le Comté du Maine. Il passait tout

son temps à chasser dans la garenne où abondaient les bêtes fauves de toute espèce. En 1323, il s'en alla guerroyer contre les Anglais en Guyenne. Les Anglais, profitant de son absence, envahirent pour la première fois l'Anjou. Ils s'emparèrent de Vihiers et de plusieurs autres forteresses. Les Bretons accoururent pour les chasser, mais les ennemis, continuant leur marche victorieuse, pillèrent le château de ROCHESSAC, aujourd'hui Brissac, et brûlèrent l'église collégiale après avoir massacré les chanoines.

La noblesse d'Anjou, rangée sous la bannière du Comte qui avait réuni ses troupes à Angers, combattit vaillamment dans toutes les batailles livrées depuis 1340 jusqu'en 1345, époque à laquelle une trêve fut signée entre les deux partis.

Les hostilités ayant recommencé, les Angevins suivirent de nouveau leur chef en Normandie, et un grand nombre d'entr'eux fut tué le 25 août 1346 à la fatale journée de Crécy. En 1348 la peste noire s'abattit sur notre malheureuse province et enleva un tiers de la population, les fossoyeurs ne pouvaient suffire à enterrer les morts et on fut obligé de jeter les cadavres dans des trous béants remplis de chaux vive. Les chapelles regorgeaient de fidèles, agenouillés au pied des autels, implorant dans des prières publiques la clémence du ciel.

Pendant ce temps, la guerre civile ensanglantait la France, les Anglais n'en continuant que mieux leurs courses en Anjou. Les « compagnies » qui dévastaient les provinces étaient formées de nobles qui combattaient à cheval et de roturiers servant à pied comme gens de trait. Après avoir bataillé pendant la guerre sous la bannière d'un chevalier anglais, ils se débandaient en temps de paix et se mettaient à piller le pays pour leur propre compte. Ces « grandes compagnies » semaient partout l'effroi, levaient de tous côtés de lourdes contributions et incorporaient de force dans leurs rangs les vilains trop pauvres pour satisfaire à leurs exigences. Elles contraignaient les Bourgeois à leur livrer des armes et des habillements et menaçaient les Seigneurs d'incendier leurs châteaux, s'ils ne leur fournissaient de l'or et des chevaux.

La fréquente mutation des monnaies, le redoublement des impôts dont le produit était destiné à racheter les chevaliers captifs à Crécy ou à Poitiers, la famine, la peste noire, la cessation du commerce, avaient presque déjà ruiné les vilains. Quand les bandes anglaises s'étaient abattues sur l'Anjou, on entassait le blé dans les églises où l'on se barricadait de son mieux. Ou bien à l'approche des Anglais, les paysans et leur famille couraient se cacher dans les bois et se réunissaient par bandes dans les fourrés épais, où ils restaient des semaines entières, tapis comme des bêtes fauves, se partageant les provisions qu'ils avaient emportées à la hâte. Les riverains de la Loire se réfugiaient dans les barques amarrées au milieu du fleuve, ou